

C'est pas important de savoir d'où c'est venu ni quelle silhouette j'ai vue, sur quel bitume, et à quelle date, quel âge, et quelle ombre fouettait quelle autre, et dans quel sens, pourquoi. J'étais étudiant et puis je l'étais plus. J'ai écrit ça le long. Le long de moi-même et le long de tous les autres petits trucs que j'ai aussi écrits. Un premier roman, je tiens fort à la formule, qui aurait pu s'appeler, lui aussi, *Fuir est une pulsion*.

D'abord un corps, l'adolescence sur la peau. Ça non plus, c'est pas très important. L'important, c'est la représentation mentale d'un membre manquant, ayant un jour appartenu à quelqu'un, mais aujourd'hui fourré au fond d'une benne sanitaire d'un hosto tout au nord ou tout au sud de la ville, n'importe quelle ville. Un membre manquant mais toujours là quand même, en sous-sol de soi-même, en surbrillance nerveuse, palpitant fort en permanence. On parle souvent du fameux « membre fantôme » mais qu'est-ce que ça dit de nous tous, au juste, que ces douleurs de désafférentation ? D'où elle sort la poésie qu'on lit sur les boites et notices d'antalgiques ? Est-ce que c'est vrai qu'on peut être, simultanément, en surimpression, deux personnes différentes ? Je crois qu'en fait, j'ai écrit *Coup de tête* comme j'aurais aimé un jour pouvoir le lire : les yeux fermés et plusieurs fois. Par cœur. Dans des mondes parallèles différents.

J'ai pas compté le nombre de fois où le narrateur dit : « ma main droite », la manquante. Je suis rentré par là,

dans sa gorge, pour comprendre quelle voix l'animait et comment elle disait les choses et quel était son timbre. Et parce que c'était un récit adolescent, il fallait que ce soit oral. Qu'on l'entende, aussi, de cette façon-là, cette histoire.

Quand on me demande, comme ça, ce que j'écris, voilà ce que je réponds le plus souvent : c'est l'histoire d'un mec qui a perdu sa main et qui veut la retrouver. J'ai rien à dire de plus. On me répond pas non plus.

# PROLOGUE



Et toi Ajay, tu t'es déjà cherché dans les reflets turquoise d'une piscine municipale ? Ton visage entre les lames mosaïques qui vibrent à l'ombre du fond. Tes yeux déformés par la surface. Ce goût de chlore raclé contre la gorge.

Je les vois, ces lignes striées au fond du bassin, je les vois qui se défont à mesure que l'eau par-dessus les recouvre. Je les vois, aujourd'hui ou ailleurs, parce qu'elles sont gravées sur l'envers de mes pupilles, je crois.

Alors cherche, cherche-moi. À la ligne d'eau numéro quatre. Les orteils crispés au bord du plongeur. Frissons circulaires sur la peau. Mon corps paré, immobile. Reste plus que le départ à donner. J'attends que le signal éclate.

À ma droite, au premier couloir, je reconnais le corps de Nil. Un seul coup d'œil suffit. Ses épaules déjà humides. Il a posé son gros sac bleu dans le coin et il serre l'élastique de ses lunettes. Il se traîne des palmes au bout des chevilles mais a zappé son slip de bain. Le regard sans vie qu'il me lance. Ses lèvres bougent, il se tourne vers Arjeen Manguel au couloir deux. De là où je me trouve, j'entends pas vraiment ce qu'ils se disent, mais je la vois, elle, décrocher la mâchoire, un de ces rictus qu'elle a des fois, et puis elle laisse tomber son corps en arrière. Son maillot de bain rouge comme tatoué devient ses hanches et ses seins. Ses jambes croisées, sa peau frappée sur le carrelage. Est-ce qu'elle sait au moins qu'on est pas censé fumer dans une piscine municipale ?

Mais je me concentre, Ajay. Mes yeux fixés sur le bout de la ligne, ta silhouette en toile de fond. Pas question de perdre cette course, je pense, parce que je le sais.

Accrochés sur ma pupille, à droite, je laisse glisser les mains et les bras du corps malade que j'essaie d'ignorer. C'est lui, tu sais. LUI : le monstre de mes rêves de gosse. Lui dont j'ignore jusqu'au nom mais dont le corps pourrait me crever, je le sais. Ses cheveux bleus défaits sous un bonnet jaune vif. Ses bras et ses épaules brassés dans l'air qui envahissent mon champ de vision. Son torse tracé dans le prolongement. Je garde la tête fixe, je me dis. Ne jamais croiser son regard, je me dis. Faut pas se laisser déconcentrer. On nage pas pour les autres.

Ces lignes qui vibrent perdent leur justesse sous la surface quand on les fixe trop longtemps, on finit par perdre aussi tout sens des perspectives. On a la vue qui tanguent. Dingue.

T'as vu le clown juste à ma gauche ? Il est assis sur le plongeur, à l'envers du sens de l'eau. C'est le seul mec en combinaison intégrale et on dirait qu'il comprend pas. Il traîne une bouteille d'oxygène sur le dos. De là où je me trouve, j'aperçois seulement la base de sa nuque, fondue, moulée dans la combinaison. Peut-être que je le connais, Ajay, mais en réalité je sais pas. Je me dis que les cas comme lui ont rien à faire ici. Je me dis que son nom je l'ai à peine et que si ça se trouve il en a pas.

On me fait signe que le départ risque d'être retardé à nouveau. Tout ce sang dans mes chevilles tape chaud sur le carrelage. Je me décrispe les muscles. C'est jamais très bon

de rester figé dans la même position pendant des heures. Je décolle mes pieds de la surface du plongeoir. Je laisse vriller mes bras autour de mes épaules pour les défaire. Je tourne le dos à la tribune de droite. Sûrement, dans l'axe, quelques visages connus qu'on voudrait presque éteindre. Pour ça, d'ailleurs, que je regarde pas et que je me force à voir ailleurs. Je sais seulement qu'une lettre M coule noire sur le rebord du mur et qu'avec elle s'engluent toute la tribune à moitié vide.

Peut-être parce que je suis tendu, peut-être parce que je m'ennuie, je me penche sur la surface de l'eau. Ça calme un peu la chaleur moite de l'air. J'aspire aussi l'odeur du chlore. Je glisse les doigts de ma main droite entre les fils de l'eau. Je regarde ailleurs. Je sens rien, je fais comme si.

Entre les couloirs six et sept, j'aperçois sans le vouloir leurs deux corps qui se frôlent, plus ou moins par accident, et je regarde quand même. Ils font bien ce qu'ils veulent. Ercini-Fort et son maillot noir qui fait gonfler sa peau. Elle se rapproche de Karl et de son corps délavé qu'il plante par-dessus son short de bain. Aucune chance qu'il arrive à gagner avec ça, vraiment, parce que c'est pas réglementaire. Une fois immergé, ça glisse mal, ça glisse moins. Quelquefois leurs épaules se trouvent et ils oublient volontairement l'horloge qui continue de tourner.

Enfin on nous fait signe. Tous les sept participants prêts à se lancer à l'eau. Les pieds fondus contre plongeoir, orteils crispés au bord.

Dis-moi, Ajay, pourquoi quand je ferme les yeux et que je

pense à toi, c'est toujours ta main tendue que j'imagine en premier ?

On n'attend plus que le signal éclate, aigu entre les crânes.

J'ai attendu toute ma vie que le signal éclate.

On n'attend plus que l'eau glaciale enfin nous recouvre.

On n'attend plus.

Parce que la course a déjà eu lieu.

Je sais pas qui a gagné, Ajay, je suis resté à quai. Le carrelage défait sous la peau. Mes bras chauds autour des genoux. À frissonner. Suffoquer.

Et je te le demande, Ajay, t'as déjà vu tous ces corps rassemblés au même endroit auparavant ? Et pour autant, je pense, est-ce qu'on est obligé d'appeler ça mentir ?



NON-RETOUR



## JOUR J

Faux.

Parler de Jour J maintenant c'est parler à l'envers : une impression de déjà-vu, un arrière-goût qui traîne. Jour J pour moi c'est juste un gouffre, une espèce de passé qui tabasse le présent. Le vrai jour J il lâche hier, lâche y a deux ans : jour où les vieux crèvent,

*Ils crèvent, tu sais, tous en même temps.*

jour où l'été Canicule s'imprime entre mes nerfs. Parler de Jour J maintenant, c'est n'avoir rien compris à la chronologie. Ce jour J là en est un autre. Qu'on se comprenne. C'est important.

1) Je pète la porte de mes vieux surtout sans la claquer.

2) J'avale sans y penser les marches : les marches d'escalier qui défilent.

3) Je compte les étages pendant que je les siffle. Le chiffre, je sais, dépassera pas les doigts de ma main gauche qui compte à rebours.

4) Je retiens tout contre moi mes Van's pendant la descente : qu'au moins l'écho des marches vienne pas trahir ma dernière fuite. Cette fois la bonne. Celle qui pourra pas se retenir.

5) Je sors le dos en sueur, déjà, et sueur idem depuis deux ans qu'elle coule.

La lumière forte et blanche se bloque contre mes yeux pendant que la porte du hall se bloque entre ses gonds. Je bouscule mon reflet contre la porte vitrée. Je risque un pied hors de l'ombre. Elle s'écoule depuis la façade de l'immeuble à la verticale. Je me dis faut pas, faut plus que je pense. Laisse ma main, la gauche, collée sur la poignée. La porte est tiède encore entre mes doigts, contact une ou deux secondes, juste au cas où. Puis je bascule en avant. Récupère ma main, la gauche, et avec elle je plaque la bride de mon sac Lafuma sur l'épaule gauche. Arrivé au portail, je me retourne pas. Je prends sur la gauche. Longe le trottoir. Je me retourne

*Ajay, te dire mon nom c'est commencer mon histoire. Nil y croit, moi j'y crois. Et mon histoire commence par une BM deux ans plus tôt.*

pas.

Je m'arrête une seconde, l'œil plaqué sur la tache d'huile qui calque sous l'œil la forme défaite de la BM. La tache s'accroche par terre : deux ans qu'elle colle. Je sens la bride de mon sac Lafuma glisser depuis mon épaule gauche. Je la redresse. Me remets en marche.

Je dévale la rue, fouetté par l'ombre claire qui vient se tordre sur le trottoir. À l'intérieur de ma tête, en boucle, je me répète des je dois pas y penser, je dois pas penser, je dois juste continuer à avancer et puis tracer en silence. Mais combien de fois je me suis déjà dit exactement la même chose au même endroit et combien de fois je me suis planté ?

*C'est arrivé parce qu'il fallait. La sueur coulait, les vieux claquaient, on respirait mal et on voulait que ça pète.*

La tache me suit, je constate, l'huile coule entre mes Van's. Elle rejoue la scène de l'explosion avec des ombres sur l'asphalte et moi je suis là à essayer de pas marcher dedans, sauf que j'y marche. Sur le sol s'imprime droite-gauche la copie parfaite de mes semelles. Au centre on lit la marque et son logo qu'on reconnaît bien.

*La question de savoir qui a eu l'idée en premier c'est pas important. Y a pas d'idées dans ces instants. Y a que des gestes et des paroles et d'autres |*

C'est Raf, je pense, qui va chercher le bidon. Il est descendu dans la cave à son père et nous on l'attend devant la porte.

C'est Seb qui verse.

Ben me passe son Zippo.

C'est moi qui allume.

*On voulait que ça pète.*

Moi qui tombe en arrière, moins d'une seconde après.

*Et c'est ma main, Ajay, la droite, qui part avec.*

C'est moi qui reste au sol. La tête plantée dans les graviers. La morve qui se mêle aux larmes qui se mêlent au sang qui se mêle au reste. Les cris, les merde putain qu'on lâche, je les entends toujours. Ou bien je les invente. En vrai tout ce que j'entends, c'est le bruit des pas qui courent contre mes côtes. Les gravillons plantés dans la chair, ils vibrent entre la peau. Les ombres, les Ben, Raf, Seb, qui s'étalent derrière mon dos, je les vois même pas, je les avale juste.

Toujours la même histoire, je me dis pendant que j'y pense, que j'oublie, que je dégage, que j'essaye, que j'y laisse

mes souvenirs et mes crampes : toujours la même histoire, je me dis, mais pas deux fois j'y pense pareil.

Je remonte la bride de mon sac Lafuma sur mon épaule gauche. J'avale les marches deux à deux, l'ombre d'un train traverse l'ombre sous la passerelle. Sur le grand boulevard en face de moi, le sol ondule au ras du ciel, à moins que ce soit l'inverse. Les lignes électriques plongent sur les côtés. Le boulevard sec de toute présence hormis la mienne.

Arrivé place machin, je passe devant la pharmacie où j'allais chercher les prescriptions sans fin qui défilaient sur les ordonnances des toubibs. En traversant la vitrine blanche du bureau de tabac où j'achetais mes clopes, j'enjambe les pieds cramés d'un vieux clodo qui s'appuie contre un panneau fourrière. Je compte le nombre de pièces qui pourrissent jaunes dans sa casquette. Même pas un euro pile, je compte. J'évite de croiser son regard pour pas avoir à lui dire que j'ai pas de fric à lui donner et que de toute façon il me fout la gerbe.

Sur l'écran, contre abri-bus, c'est écrit que le prochain tram arrivera pas avant cinq minutes. Alors je laisse mes Van's se tordre, je me dis, pendant que mes semelles vibrent en silence, butent sur les bornes tactiles moulées au sol pour les aveugles.

Les portes s'ouvrent. Se ferment. Mon corps entre autres tirés à l'intérieur. Je m'enfonce dans la largeur. Je laisse la vitre en face des portes fondre sur moi, tant pis pour la